



Peggy Bourque Ouellet

Les traversées de Solange

ÉDITIONS  CONTREFORTS / ROMAN

Peggy Bourque Ouellet

Les traversées de Solange

ÉDITIONS  CONTREFORTS

Éditions Contreforts

Courriel : editions@claudepaquette.qc.ca

Site : <http://www.claudepaquette.qc.ca/contreforts>

**Il est illégal de reproduire une partie quelconque de ce livre
sans l'autorisation écrite de l'éditeur.**

© Éditions Contreforts / PCP

Dépôt légal : 4^e trimestre 2008

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Imprimé au Canada

ISBN : 978-2-920097-51-3

Conception graphique : Serge Tardif

Photo de la page couverture : Tony Côté

**chacun attendait que tu reviennes
mais personne n'espérait ton retour**

Jean-Noël Pontbriand
dans *De terre et de feu*, Écrits des forges, 2002

À ma mère Sylvette

CHAPITRE UN

Munie de ses vieilles valises vertes qu'elle avait achetées quelques années auparavant, Solange traversa le village d'un pas incertain. Elle passa tout près du restaurant à Jos Veilleux, ce bon vieux restaurant où elle avait fait ses débuts dans le monde adulte en tant que serveuse du midi. Ah! qu'elle en avait passé des heures debout près du comptoir, à regarder manger les gens de son village, à servir tasses de café et berlingots de lait, à maudire ses foutus souliers à talons hauts qui la faisaient souffrir mais que son patron l'obligeait à porter parce que *c'était tellement plus sexy que des souliers plats*. Elle s'arrêta un instant devant la vitrine qui annonçait le menu du jour, toujours le même, *faut croire que le cuisinier sait juste faire ça, du pâté chinois*, pensa-t-elle. La faim la tenaillait, mais elle refréna son envie d'entrer, ne voulant pas gâcher son retour. Elle savait très bien que le seul fait de mettre un pied chez Veilleux la détournerait de son objectif, l'empêcherait de prendre cette petite *ruelle au bout* qui l'effrayait tant.

— On est presque arrivé, ma vieille, on est presque arrivé, murmura-t-elle en repartant vers la ruelle. Encore deux, trois rues, pis tu vas être chez vous. J'me d'mande s'ils vont me r'connaître après tout ce temps...

Cette ruelle était la rue Jean, mais tous s'accordaient à dire que, vu sa taille minuscule, elle avait plus le profil d'une ruelle que d'une rue. C'est Georges Perron qui avait eu l'idée saugrenue de la nommer *ruelle au bout*, même si elle était en fait en plein milieu du village, près du dépanneur Caron et de l'école. Il disait à qui voulait l'entendre que la rue Jean était au bout parce qu'elle était au milieu, ce que personne ne comprenait mais que tous trouvaient très amusant. Ce nom lui était resté avec les années et, lorsque les jeunes enfants demandaient à leurs parents pourquoi la rue Jean était surnommée la *ruelle au bout*, ils partaient d'un long fou rire avant de répondre que c'était la théorie du fou à Perron qui en était la cause.

C'est dans cette ruelle que Solange avait vu le jour, un matin d'automne où le vent particulièrement féroce avait déraciné le petit sapin devant la maison de ses parents. Elle avait passé sa vie entière dans cette *ruelle au bout*, sauf les deux dernières années où elle avait enfin mis le plan de toute sa vie à exécution en s'enfuyant pour le chaud soleil du Sud. À quarante ans et des poussières, il était temps pour elle de voir le monde, de voir la mer chaude, le soleil, et non ce satané fleuve Saint-Laurent où l'eau glaciale était infranchissable.

En passant devant le dépanneur, Solange ne put s'empêcher d'entrer pour acheter un Players filtre et un paquet de gomme Dentine rouge, *comme dans l'temps*, se dit-elle. Aussitôt à l'intérieur, elle attira l'attention de Céline Giroux, qui venait acheter du lait pour son petit chat, et de monsieur Bélanger qui, n'ayant rien de bon à faire, avait décidé d'aller flâner

au dépanneur pour regarder les revues d'automobiles qu'il affectionnait mais qu'il n'achetait jamais.

— Si c'est possible! Solange, Solange Tremblay, c'est-tu ben toé? lui demanda Céline, tout en tenant son chat tigré qui tentait de s'enfuir pour attraper un quelconque insecte que lui seul pouvait voir.

— J'crois ben qu'oui, moé, renchérit monsieur Bélanger, qui avait délaissé ses revues en se félicitant d'avoir eu la brillante idée de venir au magasin. C'est pas possible, on vous croyait morte, nous autres. Vot' famille a même faite des funérailles pour souligner votre disparition. Où c'est que vous étiez, pour l'amour du ciel?

— Morte, comment ça, morte? Chus plus vivante que jamais; morte... est bonne celle-là! Qu'est-ce qui faut pas entendre, maugréa-t-elle en se tournant vers la caissière qui regardait la scène, étonnée. Vous, là, donnez-moé donc un Players filtre pis un paquet de Dentine rouge.

La jeune caissière d'à peine vingt ans venait tout juste d'emménager dans la paroisse pour venir rejoindre son copain qui avait trouvé un emploi au quai du village. Il devait décharger les arrivages de crevettes, l'été, et voyait à ce que la neige n'empêche pas le traversier d'accoster, l'hiver. Elle était donc la seule dans tout le village à n'avoir jamais entendu parler de Solange Tremblay, mystérieusement disparue sans laisser d'adresse, avec pour seuls bagages les vêtements qu'elle portait ce jour-là, soit une robe rouge à fleurs blanches et des sandales en similicuir, elles aussi blanches, ainsi que son petit cahier blanc qu'elle traînait partout avec elle depuis 20 ans, et deux énormes valises vertes, vides. Ses effets personnels étaient tous restés dans la commode rose de sa maison, rue Jean. Ce qui avait fait croire aux policiers appelés sur les lieux que la dame

avait été enlevée et que le ou les malfaiteurs ne tarderaient pas à réclamer une rançon – théorie que plusieurs trouvaient d’ailleurs tirée par les cheveux, vu le petit salaire de son époux et le fait que personne n’ait jamais été enlevé dans cette région isolée. Mais deux ans s’étaient finalement écoulés sans qu’on ait le moindre indice sur la disparition de madame Tremblay, et le dossier avait sombré dans l’oubli au fond d’un gros classeur gris métallique. *Désolé, mais on n’a aucun indice pis on va devoir arrêter les recherches*, avait dit un des policiers à l’époux de la disparue, qui espérait tant son retour.

— Morte, j’ai tu l’air d’une morte? murmura Solange tout en fonçant sur le maire Chabot qui se tenait à la porte du dépanneur n’en croyant pas ses yeux à la vue de cette femme qu’ils avaient enterrée.

— Est-ce madame Tremblay qui vient tout juste de me bousculer? demanda le maire, tout secoué, à la caissière qui regardait les cinq dollars oubliés par Solange dans son empressement à fuir. Il m’a semblé qu’elle avait un air de famille avec notre pauvre disparue.

— Ben, ben, ben oui, monsieur l’mai, mai, maire, se permit de répondre monsieur Bélanger en bégayant, tant il était énervé.

— Avez-vous vu ça, la Tremblay est r’venue, lança une dame en entrant dans le dépanneur. Ce fut ainsi toute la journée au dépanneur Caron, tout un chacun voulant participer à l’animation qui avait gagné la paroisse depuis le retour de cette dame bronzée en robe fleurie et de ses deux valises vertes qu’elle trimbballait dans tout le village.



Arrivée au coin de la rue Jean, Solange ouvrit le paquet de cigarettes qu’elle venait tout juste d’acheter.

— Près de deux ans sans fumer, pis te voilà r'venue au point de départ avec tes Players filtre, se dit Solange, qui avait arrêté de fumer deux jours après s'être enfuie de sa vie, voulant en recommencer une nouvelle sans les mauvaises habitudes de l'ancienne.

Elle regarda le décor qui l'avait vue grandir : quelques maisons aux couleurs défraîchies par les années, séparées par de petites clôtures de bois sommaires qui semblaient prêtes à s'effondrer à la moindre bourrasque de vent. La route, faite de gravier et de sable, donnait sur une forêt d'épinettes et de sapins où les hommes du village allaient tendre des collets l'hiver, espérant capturer un lièvre ou une perdrix qui se retrouverait inmanquablement dans un ragoût ou une tourtière. À l'autre bout, le fleuve magnifiait le paysage par ses vagues houleuses et désordonnées qui venaient se fendre sur la grève en un amas frétilant où, dans son enfance, Solange courait pieds nus, n'osant jamais s'y plonger entièrement, tant il était sauvage et froid. *Rien n'a changé*, se dit-elle en s'engouffrant d'un seul pas dans son ancienne vie. Elle traversa la ruelle où de jeunes enfants couraient avec des épées en carton, jouant sans doute à Zorro ou aux trois mousquetaires, comme elle l'avait si souvent fait dans son enfance. Elle accéléra le pas jusqu'à cette petite maison semblable aux autres, mais qui se différençait par le fait que c'était sa maison, la maison de ses parents, la maison où elle avait grandi, la maison où elle avait vécu avec son époux, la maison de *sa* vie. Elle s'arrêta, prise d'une bouffée de chaleur qui la fit vaciller. Son cœur battait à tout rompre tandis qu'un frisson lui parcourait l'échine.

— Calme-toé, ma Solange, se dit-elle, c'est pas si dur, t'as juste à tourner la poignée pis à entrer!

Elle déposa ses deux énormes valises et plaça sa main sur la poignée en fer de la porte. Elle avait les mains moites et ses aisselles commençaient à dégager une odeur forte. *T'es trop vieille pour des émotions de même*, murmura-t-elle en tentant de reprendre contenance. Elle poussa un long soupir et regarda longtemps la porte bleue devant elle, pendant que ses doigts pianotaient nerveusement sur la petite poignée en forme de boule de fer qui lui permettrait de retourner dans son ancienne vie. Puis, décidée à revenir dans son passé, elle se mit à compter jusqu'à trois. Le décompte terminé, Solange tourna la poignée et ouvrit la porte. Elle se pencha pour ramasser ses valises et, d'un pas décidé, rentra chez elle.



— Bonne Sainte-Anne, c'est pas vrai! Ça s'peut pas! T'es r'venue, t'es en vie, T'ES LÀ! cria la mère de Solange avant de s'écrouler sur le plancher devant cette apparition qu'elle n'espérait plus, depuis que sa petite-fille avait organisé des funérailles pour souligner la perte de sa mère.

— Merde! J'pensais pas faire cet effet-là en r'venant ici, se lamenta Solange, avant d'aller chercher un verre d'eau pour asperger sa pauvre mère, qui gisait inconsciente sur le plancher de bois.

Solange remarqua que la cuisine était dans un état lamentable : on pouvait voir déborder des tonnes d'assiettes de l'évier. La table n'avait pas encore été débarrassée malgré l'heure déjà avancée de l'après-midi. Le plancher semblait avoir été oublié sous la poussière. Les murs autrefois d'un beau blanc avaient aujourd'hui une teinte plutôt jaunâtre où s'étaient accumulés des mois et des mois de fumée. Mais ce qui la frappa davantage fut le fait que sa mère semblait avoir pris dix ans depuis son départ. De nombreuses rides s'accumulaient

sur le visage de la pauvre vieille évanouie. Cette femme qui s'était toujours vantée de ne pas faire son âge avait aujourd'hui réellement l'air d'une dame de quatre-vingts ans, et peut-être même plus. Son corps, qui avait toujours été frêle, était encore plus menu que dans le souvenir de Solange, ses cheveux blonds couleur numéro 7W de L'Oréal, habituellement tirés vers l'arrière en un chignon impeccable, pendaient lamentablement sur les petites épaules de la dame, et une repousse grise et terne de plusieurs mois était perceptible.

— C'était le temps que j'reviennne, soupira Solange en déplaçant sa mère sur le sofa brun près de la fenêtre.

Avant même que la mère Tremblay (c'est ainsi que tout le village surnommait la mère de Solange, car elle avait la mauvaise habitude de se présenter comme étant la mère de... ou encore la femme de monsieur Hector Tremblay, mais jamais comme elle l'aurait dû, c'est-à-dire Agnès Tremblay ou Agnès Malouin, de son nom de jeune fille), donc, avant que la mère Tremblay ait pu prononcer trois mots cohérents l'un à la suite de l'autre, Solange avait déjà tout balayé, épousseté, lavé, et elle avait même déplacé la table de la cuisine pour faire plus de place entre le comptoir et la porte d'entrée. La maison, quoique toujours dans un état défraîchi, semblait avoir repris vie, tout comme la mère Tremblay, qui s'était assise sur le sofa et regardait sa fille adorée.

— Ma fille, c'est-tu ben toé, ma Solange? demandat-elle d'une voix à peine audible où l'émotion se mêlait à l'incertitude.

— Ben oui la mère, c'est moé, votre fille Solange. Chus r'venue chez nous.

— J'en reviens pas. J'en reviens juste pas! Ma fille. Ma fille qui est là devant moé.

— Ben oui, sa mère, chus là en chair et en os.

— Veux-tu ben me dire qu'est-ce qui t'est arrivé durant tout ce temps? Où c'est que t'étais, pour l'amour du ciel? Ça fait deux ans qu'on te cherche partout, nous autres! T'es-tu faite enlever? T'étais-tu amnésique? T'étais où, ma fille, T'ÉTAIS OÙ? demanda la mère Tremblay, qui avait tant souffert depuis ce 25 juin 1984 de malheur où sa fille aînée avait mystérieusement disparu.

— Criez pas de même, la mère! J'vous raconterai ça plus tard. Là, j'pense qu'on a ben d'autres choses à se raconter, dit-elle en tentant de refouler l'émotion qui la prenait à la gorge depuis que sa mère s'était effondrée sur le plancher. Dites-moé donc ce qui se passe de bon par ici. Comment va Gilles, mon mari? Pis ma fille, ça va-tu ben dans ses études?

Des larmes coulaient le long des joues de Solange, ce qui la força à enlever les énormes lunettes de soleil blanches qui lui cachaient près de la moitié du visage et à essuyer ses yeux à présent couverts de mascara bleu.

— Si tu veux le savoir, tu leur demanderas tantôt. T'as tout le temps pour me raconter ce qui t'est arrivé pendant deux ans. Ce qui t'a empêché de nous donner des nouvelles. On s'est inquiétés pour toé, nous autres icitte. T'ÉTAIS OÙ?

— Énervez-vous pas l'poil des jambes, j'vais vous l'conter en même temps que les autres. Chaque chose en son temps, la mère, chaque chose en son temps, reprit-elle en souriant.



La mère Tremblay s'installa sur la vieille chaise de bois rapiécée de son défunt mari et regarda Solange qui s'activait dans la cuisine. Elle passa sa main sur son visage où perlaient quelques gouttelettes de sueur. Sa fille se tenait là, devant elle, en

train de couper des carottes pour le souper, comme elle l'aurait fait il y a deux ans, comme si elle n'était jamais partie. Elle n'en revenait pas. Dieu avait enfin exaucé ses prières, il ne l'avait pas abandonnée. Solange était vivante, plus maigre et plus bronzée certes, mais vivante. Elle était là à préparer un souper comme elle l'avait si souvent fait. Comme si rien n'avait changé. Mais deux ans s'étaient bel et bien écoulés et la mère Tremblay ne pouvait oublier toutes ces nuits passées à prier le retour de sa fille, à implorer un signe, à espérer un appel, à pleurer l'absence, le silence. Elle avait souffert de ne pas savoir, d'imaginer le pire, et surtout elle avait perdu espoir le jour où, symboliquement, on avait mis sa fille en terre. Jamais elle n'aurait pensé assister aux funérailles de son enfant. Regarder partir un être qu'elle avait porté, bercé, nourri et aimé, fut l'épreuve la plus douloureuse dans la vie de cette dame âgée.

Tout en regardant Solange préparer le souper, elle repensait à ces deux années passées sans *sa plus vieille*, comme elle se plaisait à la surnommer depuis toujours, même si, en fait, la mère Tremblay n'avait eu qu'un seul enfant. Deux années durant lesquelles la prière avait été son seul refuge. On pouvait la voir se promener dans tout le village, chapelet à la main en marmonnant des paroles au bon Dieu qu'elle implorait. Elle qui avait toujours été fort pieuse l'était devenue encore plus durant ces deux ans de malheur. Elle priait de façon quasi incessante, implorait son bon Dieu de lui rendre sa fille adorée, de lui ramener son bébé à la maison. Mais jusqu'à aujourd'hui, Dieu avait semblé insensible à ses prières, et le jour des funérailles de sa fille, elle avait perdu une partie de cette foi qui la maintenait en vie. À *quoi bon prier nuite et jour*, avait-elle dit à Thérèse, une amie de bingo, *quand y a pu d'espoir! Quand on t'a abandonnée!*

Elle repensa aussi à la journée où cette dernière avait disparu. La police qui fouillait méthodiquement toute la maison à la recherche d'un indice, si minime soit-il. Elle, pleurant sur le divan, la tête enfouie dans le coussin vert rapiécé que Solange lui avait tricoté à l'âge de dix ans pour la fête des Mères. Jeanne, la fille de Solange, debout dans le cadre de la porte, qui criait le nom de sa mère depuis des heures. Gilles, son gendre, parti en automobile dans l'espoir de retrouver sa femme adorée. Tous savaient que le monde venait de s'écrouler à leurs pieds, que plus rien ne serait comme avant. Les jours qui avaient suivi la disparition, la mère Tremblay était tombée gravement malade. *C'est son cœur*, avait dit le médecin. Elle qui avait toujours eu une santé à toute épreuve se retrouvait maintenant diagnostiquée cardiaque. Une maladie bien insignifiante pour cette femme qui venait de perdre sa fille sans savoir ce qui lui était arrivé. Qui venait de voir son monde sombrer dans un univers sans Solange, dans un univers où rien n'est certain, si ce n'est la certitude de ne pas savoir.

Et puis, depuis ces funérailles fictives qu'avait organisées Jeanne, la seule enfant de Solange, pour mettre fin à la souffrance de ne pas savoir, de toujours espérer, la mère Tremblay était tombée dans une sorte de léthargie plus près de la mort que de la vie. Elle ne faisait plus rien dans la maison, oubliait de préparer le souper, de faire son lit. Elle écoutait la télévision, se rattachant à ce monde si parfait que lui renvoyaient les téléromans d'après-midi, où ceux qui disparaissent finissent toujours par revenir, même si cela signifie qu'un autre acteur prend la relève. En robe de chambre la plupart du temps, elle ne sortait pratiquement plus de sa maison, préférant, et de loin, la solitude de son foyer à la fausse sympathie des gens du village qui chuchotaient sur son passage. *La mère Tremblay est en train de v'nir folle*, avait-elle entendu la dernière fois qu'elle s'était

risquée à mettre le nez dehors pour aller acheter du lait. En fait, elle n'était pas en train de chavirer dans la folie, elle était simplement fatiguée, épuisée, et si même Dieu ne pouvait l'aider et bien elle ne voyait pas l'intérêt de continuer à faire des efforts. *Une femme devrait jamais avoir à enterrer son enfant, jamais!* avait-elle dit à Thérèse pour expliquer son état léthargique depuis les funérailles improvisées de *sa plus vieille*.

Mais son malheur venait de prendre fin : devant elle, sa fille préparait le souper, ses trop nombreuses prières avaient été exaucées. *Va falloir que j'allume un lampion pour remercier l'bon Dieu*, se dit-elle en regardant sa fille arroser le poulet avec un citron frais et en se disant que, finalement, Dieu ne l'avait pas abandonnée. Puis, fière devant son enfant prodigue, elle décida de prendre un long bain et de recommencer à vivre. Elle osa même revêtir une petite robe fleurie qu'elle avait achetée un peu avant la disparition, mais qu'elle n'avait jamais étrennée parce que les occasions de fêter avaient été assez rares durant cette période morne où chacun essayait de rebâtir sa vie. La mère Tremblay était méconnaissable en sortant de la salle de bain. Ses rides semblaient moins profondes et ses épaules moins courbées. Son calvaire venait de prendre fin, et quiconque aurait posé les yeux sur cette femme à ce moment aurait vu à quel point le bonheur peut vous faire paraître dix ans de moins en l'espace d'un instant. Aurait vu une vieille dame revivre.